



LE BURLESQUE

l'art de la démesure

Par Marie-Josée Roy – Art relativement méconnu, le burlesque revient peu à peu en force dans la culture nord-américaine, après y avoir soulevé les passions dans les années 30, 40 et 50. Combinant la danse, le chant, le jeu, la mode et même le *striptease*, ce mouvement a l'heur de mettre à l'avant-plan des corps de femmes plus différents les uns que les autres. Petite incursion dans un univers fascinant et intrigant.

Dans le film *Burlesque*, sorti au cinéma à la fin de 2010, Christina Aguilera interprète Ali, une jeune femme à la voix d'or qui décide de tout laisser derrière elle pour poursuivre son rêve d'évoluer sous les feux de la rampe, à Los Angeles. En mettant les pieds dans la grande ville, elle dénicher un boulot de serveuse au Burlesque Lounge, une boîte de nuit huppée, propriété de Tess (qu'incarne Cher). De fil en aiguille, Ali se retrouvera en vedette dans les spectacles grandioses proposés par le Burlesque Lounge, et sauvera même l'endroit d'une dérive certaine.

Le succès remporté par cette pétillante comédie musicale, ainsi que sa bande sonore, qui met de l'avant les voix des deux *stars* féminines du long métrage, a remis au goût du jour cet art oublié qu'est le burlesque. Cette discipline, qui marie chant, danse, humour, théâtre, costumes flamboyants et *striptease*, a connu des années fastes vers les décennies 1940-1950, avant de se faire éclipser par les médias plus modernes que sont la télévision et le cinéma. Depuis une dizaine d'années, on remarque toutefois que ce type d'expression artistique effectue un retour en force dans la culture populaire. Le public d'ici et d'ailleurs renoue actuellement avec ces soirées, dans lesquelles des femmes de tous les âges, de toutes les tailles et de tous les poids, vêtues de robes étincelantes, de plumes et de paillettes, bougent avec grâce, poussent la note avec émotion, se dévêtissent avec élégance et se permettent même quelques clins d'œil humoristiques. Chaque numéro est bâti autour d'une trame et d'une chorégraphie bien ficelées et, chaque fois, l'assistance en redemande. L'absence totale de limites, voilà le principal attrait que revêt le style burlesque. Les gens sont dans la salle pour assister à une performance grandiose, boire et s'amuser, et les protagonistes qui se trouvent devant eux leur en donnent pour leur argent. Tout y est permis... ou presque!

Quand on pense burlesque, l'image du défunt humoriste Olivier Guimond faisant le pitre devant des foules hilares nous vient systématiquement en tête. On est bien loin du portrait de la danseuse libérée, au *sex-appeal* envoûtant! Et pourtant, il y a un parallèle à tracer entre ces deux symboles. Selon une définition établie au 16^e siècle, le burlesque réfère à «l'outrance, l'exagération, le pastiche, la caricature, l'extravagance, le comique, la bouffonnerie ou le grotesque». Par contre, trois siècles plus tard, on commença à relier davantage le terme aux spectacles de variétés, lesquels étaient souvent composés de saynètes comiques, de danse et de *striptease*, d'où la fusion des deux mondes.* Aujourd'hui, on peut pratiquement considérer que tous les arts de la scène sont englobés, de près ou de loin, dans l'interprétation du burlesque. Quand on vous disait que cet univers ne comporte aucune frontière...

Les icônes du burlesque dont les noms ont traversé les époques sont nombreuses, et il serait impossible de toutes les nommer. Mentionnons seulement que Lili St-Cyr (née Marie Van Schaak), une Américaine établie à Montréal en 1944, a longtemps été considérée comme la reine du *striptease*. La dame a bâti sa réputation notamment en concevant des performances singulières qui sont passées à l'histoire. Dans l'une d'elles, on la voyait d'abord nue dans une baignoire remplie de bulles, avant d'assister à son rhabillage, lent et progressif. Certaines de ses prestations étaient si choquantes pour l'époque que le clergé, jadis omniprésent, l'a même poursuivie en justice. Lili St-Cyr a longtemps tenu la tête d'affiche du Théâtre Gayety, aujourd'hui mieux connu sous l'enseigne du Théâtre du Nouveau Monde.



Partout dans le monde, et dès la fin du 19^e siècle, d'autres très jolies femmes ont contribué à donner ses lettres de noblesse au burlesque. Lydia Thompson, une productrice et actrice anglaise, a pris d'assaut quelques établissements de Broadway, à New York, en 1868, et a fait courir les foules. Près de 100 ans plus tard, dans les années 1950, des personnalités comme Jenny Lee ou Dixie Evans ont aussi généré de forts achalandages, principalement en raison de leurs «talents» particuliers (la première était experte en *tassel danse*, qui se veut la rotation des seins en sens inverse, tandis que la seconde était surnommée «la Marilyn Monroe du burlesque»). Quant à Bettie Page, on la connaît davantage pour ses photos érotiques que pour ses efforts sur les planches.



LE STRIPEASE BURLESQUE : ACCESSIBLE À TOUTES

Le *striptease* constitue un aspect majeur de la danse burlesque. On croit souvent à tort que seules les nymphettes aux mensurations parfaites peuvent offrir des prestations de danse *sexy* et se commettre sur scène en petite tenue. Or, il y a toujours eu, et il y a encore, des hommes qui apprécient voir une femme bien en chair se dénuder avec humour, classe et bon goût. On est bien loin ici des cabarets de danseuses à 10 \$ où ces messieurs boivent leur bière en silence, l'air renfrogné, dans une atmosphère sombre et glauque. Dans l'univers du burlesque, la folie règne en maître, les couleurs sont explosives, les danseuses sont survoltées, les chorégraphies sont enlevantes et le public manifeste son enthousiasme avec force d'applaudissements et de cris de joie.

En France et aux États-Unis, le mouvement connaît une ampleur qui n'est pas encore égalée au Canada, et encore moins au Québec, mais ça ne saurait tarder. La volonté de plus en plus marquée de toutes les couches de la société de tendre vers des standards de beauté moins exigeants et plus réalistes laisse à croire que le *striptease* burlesque gagnera en popularité dans les prochaines années. Véritable hommage au corps de la femme, ces présentations mettent en vedette des personnages féminins qui évoluent sous des noms de scène comiques et évocateurs – Bebe Bijoux, Vivienne Va-Voom, Scarlette Fever, Dirty Martini ou Roxi Dlite, par exemple – et qui, en quelque sorte, «parodient» les performances des effeuilleuses types. Tantôt obèses, tantôt tatouées, ces dames ne remplissent souvent pas des soutiens-gorge de taille 36D et n'ont que rarement les traits délicats et les moues séduisantes des mannequins, mais leur charisme et leur sens du spectacle a tôt fait de séduire leur parterre. Car, oui, le charme, la bonne humeur, la joie de vivre et la volupté sont des atouts qui peuvent encore séduire en 2011. Et parfois même plus qu'une taille fine et des jambes qui n'en finissent plus!*

À Montréal, la troupe du genre la plus connue demeure sans contredit Blue Light Burlesque, une joyeuse bande formée en 2004 par une artiste qui répond au surnom de Mlle Oui Oui Encore. À la fin du mois de juillet, cette dernière et ses camarades (Bachelorette Party, Trixie, Tigerrr Lilly, Stella Luna, Miss Rouge à Lèvres, Miss Miah et Coco Vanille, entre autres) sont allées représenter le Québec au Festival Burlesque de Toronto. Les curieuses (et curieux!) qui souhaitent admirer leur travail peuvent s'informer des dates de tournée de leur nouvelle œuvre, *Gourmandises et Friandises*, sur leur site Web (www.bluelightburlesque.com). La joviale équipe s'est notamment produite au Café Campus le 17 septembre dernier.

Pendant ses spectacles, Blue Light Burlesque privilégie une série de sketches coquins et sensuels, dénués de vulgarité, pour finalement en arriver à l'ultime *striptease*. Chaque membre du groupe a droit à son heure de gloire, et chacun des numéros de danse repose sur un scénario habilement construit. Il vaut la peine d'aller jeter un œil sur le site Web de l'entreprise, seulement pour apercevoir la photo officielle de cette sympathique tribu, qui montre les filles, habillées de blanc et de rose bonbon, et leurs allures de gamines, encadrées d'un homme bedonnant et d'un gailard à casquette à l'air naïf. Mlle Oui Oui Encore offre par ailleurs des leçons de *striptease* et des séances de photos osées. Si vous désirez en savoir plus à ce sujet, rendez-vous au www.ouiouiencore.com.

*Source : www.secondsexe.com/magazine/Le-strip-tease-burlesque-une-lecon.html



©Andrea Hausmann

SCARLETT JAMES : PARTAGER SA PASSION

En 2011, au Québec, on sent que le burlesque reprend sans cesse du poil de la bête. À Montréal, du moins. Et cet état de fait n'est pas étranger à Scarlett James qui, passionnée par ce mouvement, a choisi d'y consacrer sa vie, d'abord en dansant, puis en créant des événements ancrés dans ce milieu sans demi-mesures. «Moi, j'ai toujours été dans le milieu artistique, détaille la sympathique artiste pour expliquer son choix de carrière. J'ai été peintre, maquilleuse, je me suis longtemps cherchée... C'a toujours été facile pour moi de fabriquer des trucs, de faire mes vêtements. Puis, un jour, je suis allée voir un spectacle avec des amis. Je n'avais aucune connaissance de ce qu'était le burlesque, j'ai vu mon premier show, et j'ai vraiment eu une révélation. C'était la combinaison de tout ce que j'aimais : les costumes, le design, la danse, la scène, etc. Je suis vraiment tombée en amour», explique celle qui se dévoue au phénomène depuis maintenant quatre ans et qui a fondé le Festival international burlesque de Montréal en 2009, de même que le Grand burlesque show, en 2010. Elle a également participé au Gala Juste pour rire de Gregory Charles, cette même année.

Si, lors de ses premiers balbutiements dans le domaine, Scarlett se produisait souvent devant des salles à moitié vides, aujourd'hui, elle se réjouit de constater que plus de 700 personnes peuvent affluer à son festival en un seul week-end. Preuve vivante qu'il est possible de gagner sa vie en donnant dans le burlesque, la principale intéressée apporte toutefois un bémol : «Dans mon cas, j'ai réussi à percer dans un milieu plus *mainstream*, plus grand public, ce qui fait que je peux réussir à faire quelque chose avec ça. En fait, ça dépend si vous êtes une bonne femme d'affaires... Si, au départ, on le fait pour l'argent, oubliez ça. Ça ne marchera pas. Il ne faut pas que ce soit le but premier.»



Quelles sont alors les qualités requises pour devenir une bonne danseuse burlesque? «À mon avis, il faut avoir du talent. C'est un art. Ça prend de l'entregent, parce qu'il y a une relation qui s'établit entre le public et l'artiste, quand celui-ci est sur scène. C'est important d'être capable de créer ses propres costumes, parce que c'est très visuel, et de faire de la mise en scène, parce qu'il n'y a pas énormément de décors dans les spectacles. Le focus est vraiment sur l'artiste. Si on a pris des cours de danse dans le passé, c'est toujours très intéressant, parce que ça procure une fluidité et une aisance sur la scène. Ça prend de la présence et du *sex-appeal*. Pas besoin d'être mannequin!», nuance l'interviewée, qui dit être appelée à voyager énormément pour son travail (Rome, Los Angeles, Las Vegas et Toronto ont entre autres fait partie de son itinéraire des derniers mois), qu'elle qualifie de «plus glam que glam».



©Reagan Alexander photography

Parmi les reproches qu'on pourrait adresser à l'art du burlesque, son abstraction quasi-totale des valeurs féministes arrive certainement en tête de liste. Scarlett James en est parfaitement consciente et, loin de se formaliser du commentaire, elle défend plutôt bec et ongles les fondements même de ce courant. «C'est un art qui remet l'homme et la femme à leur place respective, philosophe-t-elle judicieusement. Nous, on aime les *ladies*. On aime les femmes qui s'habillent, qui prennent soin de leur apparence, qui se sentent belles en dedans et en dehors. Ça permet aussi aux hommes de redevenir des gentlemen, de nous laisser passer, d'être courtois, de nous tenir la porte, choses que les féministes refusent un peu, parce qu'elles soutiennent qu'on est égaux. Oui, on est égaux, c'est bien établi, mais quand quelqu'un m'offre un verre ou m'invite au restaurant, ça me fait vraiment plaisir. On essaie de retrouver l'équilibre. On sait qu'on est intelligentes et indépendantes, c'est réglé; maintenant, on peut passer à l'étape suivante. On aime se faire traiter comme des princesses! Ce mouvement ne fait pas de la femme un objet; au contraire, on lui donne encore plus de pouvoir, sans toutefois dénigrer la gent masculine.»



Enfin, quels sont les côtés négatifs de cette profession pour le moins non traditionnelle... si côtés négatifs il y a? Visiblement envoûtée par ce hobby qui est aussi son gagne-pain, la magnifique blonde éprouve un peu de mal à répondre. «C'est beaucoup de travail mais, comme on dit, *no pain, no gain*. Comme dans n'importe quel domaine, il n'y a pas de recette miracle. La charge de travail est assez importante. Les *shows* coûtent cher à produire, je ne reçois pas de subventions... Il faut parfois se serrer la ceinture. Mais on est en train de construire quelque chose», conclut Scarlett.

Pour en savoir plus sur Scarlett James ou sur le Festival international burlesque de Montréal, on consulte le www.scarlett-jamesburlesque.com ou le www.montreal-burlesquefestival.ca.